

Beckett postindustriel
Fin de partie / Endgame

Patricia Belzil

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2000). Compte rendu de [Beckett postindustriel : *Fin de partie / Endgame*]. *Jeu*, (95), 56–57.

PATRICIA BELZIL

Beckett postindustriel

Pour cette *Fin de partie*, qui pourrait bien être celle des années 1900, l'Infinithéâtre a été bien inspiré en conviant le public à l'ancienne Fonderie Darling, rue Ottawa, au cœur du Faubourg des Récollets. Peuplé des fantômes du début de l'ère industrielle, l'endroit semble souffrir du temps, si l'on peut dire, comme les quatre personnages du chef-d'œuvre de Beckett, qui n'attendent plus Godot, mais que « ça finisse ». N'eût été l'idée saugrenue de jouer la pièce dans les deux langues officielles de ce pays, la jeune compagnie signait là une agréable surprise de la saison d'automne. En effet, grâce à ce lieu théâtral plus vrai que vrai, le spectacle baignait dans une atmosphère saisissante.

Dans le froid d'un soir de novembre, après avoir rôdé dans un quartier plutôt « sombre vilain », on entre dans un « foyer » glacial où, chose étrange à cette heure, un soudeur est toujours au travail, puis on nous invite à pénétrer dans une salle où les fondations du sol accidenté et le plâtre arraché des murs exhibent le passé. Les personnages sont déjà là... depuis une éternité, semble-t-il, comme pétrifiés, ultimes survivants d'une humanité qui retourne au néant. Clov, immobile, attend de reprendre du service auprès de Hamm. Tel un linceul, une toile recouvre celui-ci et son fauteuil à roulettes, tandis qu'une autre ensevelit les poubelles où crouissent ses « géniteurs » culs-de-jatte, Nagg et Nell. Avec lassitude, tous quatre continueront cette interminable partie, qui les laisse chaque jour plus diminués, mais qu'il faut bien jouer jusqu'à la fin, jusqu'à ce que soit consumée cette « chose » innommable : la vie ou, ce qui revient au même, la mort, chacune avançant lentement mais inexorablement à la rencontre de l'autre. « Quelque chose suit son cours », observe Clov, tandis que Hamm répète : « Ça avance. »

Entre ces murs qui s'effritent, avec l'humidité qui vous gèle jusqu'aux os et l'air irrespirable, saturé de poussière de démolition, la pièce résonne d'une rare façon. Nous sommes loin, en effet, des théâtres chic où, bien calés dans notre fauteuil de velours, peignards, nous goûtons Beckett... Transis, une couverture sur les genoux (aimablement distribuée à l'entrée), nous devenons les vis-à-vis idoines de Hamm, aveugle et paralysé, une couverture sur ses jambes mortes ; et la déchéance physique, l'étau se resserrant, la fin, en somme, nous la sentons aussi qui approche.

Le regard errant, le rire amer, dissimulant mal sous le cynisme son anxiété, le Hamm interprété par Jean Archambault connaissait des moments très forts. Avec Sean Devine, il composait un duo troublant, typiquement beckettien, de maître et d'esclave, désespérément dépendants l'un de l'autre. Avec un jeu très physique,

Fin de partie/Endgame

TEXTE DE SAMUEL BECKETT. MISE EN SCÈNE : GUY SPRUNG ; SCÉNOGRAPHIE : CATHERINE BAHUAUD ; ÉCLAIRAGES : JEAN-CHARLES MARTEL ; MAQUILLAGES : SOLANGE PARADIS ; SON : BILL GAGNON. AVEC JEAN ARCHAMBAULT (HAMM), SEAN DEVINE (CLOV), MARC GÉLINAS (NAGG) ET CAROLYN GUILLET (NELL). PRODUCTION DE L'INFINITHÉÂTRE, PRÉSENTÉE À LA FONDERIE DARLING DU 26 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 1999.



Fin de partie/Endgame de Beckett, mis en scène par Guy Sprung. Spectacle de l'Infinithéâtre, présenté à la Fonderie Darling. Sur la photo : Jean Archambault (Hamm). Photo : Marc Tessier.

Devine prêtait à Clov une attitude qui laissait deviner d'atroces douleurs : les pieds meurtris qui se traînent, les montées pénibles dans l'escabeau et les descentes périlleuses, une main recroquevillée comme si ses membres s'atrophiaient. Dans les rôles de Nagg et de Nell, clowns au rancart, pitoyables dans leurs poubelles et leurs habits de fiançailles défraîchis, Marc Gélinas et Carolyn Guillet mariaient bonhomie et nostalgie.

Malheureusement, comme je le précisais plus haut, c'est une bien navrante initiative d'avoir opté pour le bilinguisme. On annonçait dans le communiqué que le spectacle allait être joué, en alternance, un soir en anglais et un soir en français ; on assistait plutôt à une représentation donnée majoritairement en français, dans laquelle se glissaient ici et là des répliques en anglais. Or, non seulement cette fantaisie n'est justifiée ni par le texte ni par la proposition du metteur en scène, mais elle compromet sérieusement la force de l'œuvre. De toute évidence, on a sous-estimé l'importance de la logique et du rythme propres à chaque langue, et la musique de Beckett s'est un peu perdue. Or, dans cette pièce où rien ne se passe, on comprend le poids des mots, les échanges évoquant par moments ceux d'un match de tennis. Je suis sortie avec l'impression d'avoir été privée de quelques sets de cette « fin de partie », dont l'Infinithéâtre m'a, par ailleurs, fort bien transmis l'atmosphère et l'esprit. **■**